

## A Paris Photo, les images passent avec aisance du virtuel au réel

La foire crée, pour la première fois, un « secteur digital » où les artistes se saisissent des nouvelles technologies et des façons dont elles ont changé nos vies.

Par [Claire Guillot](#)

Publié le 09 novembre 2023 à 10h15



« *Landscape Deer* » (2023), de Robbie Barrat. **ROBBIE BARRAT**

A la foire Paris Photo, le grand rendez-vous mondial de l'image fixe qui se tient au Grand Palais éphémère jusqu'au dimanche 12 novembre, sur le stand de la galerie Jean-Kenta Gauthier, surprise. On n'y trouve aucune image, rien que des mots, en anglais. Ils ont été inscrits sur les murs par l'artiste américain David Horvitz, comme des haïkus. « *Des cailloux jetés dans le coucher de soleil* », « *L'ombre de Ela, âgée de quelques jours.* » Ou juste : « *De l'argent.* » Ce sont les descriptions d'images numériques personnelles et banales que l'artiste a piochées dans ses archives et qu'il a décidé d'effacer définitivement. Une façon poétique d'évoquer le déferlement d'images qui caractérise notre époque, notre manie de vivre chaque instant à travers la photographie.

Ce travail « low tech » est paradoxalement présenté dans le nouveau « secteur digital » de la foire, qui, pour la première fois, rassemble des artistes travaillant sur le numérique. « *Les visiteurs vont sans doute trouver que ça n'a pas l'air très digital !* », reconnaît la

Suisse Nina Roehrs, la commissaire qui rassemble sur neuf stands les travaux d'une trentaine d'artistes. « *Cette section concerne les artistes qui utilisent le digital comme un outil, mais aussi tous ceux qui s'intéressent à la façon dont il bouleverse toutes nos sociétés. Le résultat peut donc prendre n'importe quelle forme digitale ou physique,* résume Nina Roehrs. *Les artistes ici vont des pionniers de l'art sur ordinateur des années 1950-1960 jusqu'à ceux qui travaillent sur l'intelligence artificielle [IA].* » Paris Photo est actuellement l'une des seules foires à avoir une section consacrée à l'art numérique, ce qui n'étonne pas Nina Roehrs : « *Cela fait longtemps que les photographes ont été confrontés à l'arrivée du digital.* »

De fait, on trouve sur place quelques écrans, mais surtout beaucoup de tirages photo, des dessins, des images sur différents supports, des sculptures, des objets... et même un jeu d'arcade. Celui réinventé par le jeune Robbie Barrat, à l'Avant Galerie. A seulement 22 ans, cet Américain est, en réalité, un artiste historique de l'intelligence artificielle et du crypto art, genre lié à [la technologie de la blockchain](#) (la chaîne de blocs permettant de stocker et de transmettre des informations sans organe de contrôle) .



« *The Big Buck Hunter* » (2023), de Robbie Barrat. ROBBIE BARRAT

Pour son projet *The Big Buck Hunter*, il a piraté un jeu de chasse célèbre où il s'agissait de tirer sur des cerfs au fusil. « *C'est un jeu auquel je jouais dans mon enfance, en Virginie-Occidentale, dit-il, mais j'étais frappé par sa violence. On ne voit les paysages que quelques secondes, et les cerfs sont perpétuellement en fuite.* » Dans sa version, ce jeu de mort est devenu une contemplation écologique, où des cerfs paissent paisiblement dans une nature intouchée. L'œuvre n'est disponible que sous la forme du jeu physique, à brancher chez soi – Robbie Barrat aurait pu éditer des scènes du jeu sous forme d'images numériques, mais il a définitivement renoncé aux [NFT, les jetons non fongibles](#), dégoûté par la spéculation autour de ses œuvres.

## NFT et frénésie spéculative

Car, sur cette nouvelle section de la foire plane forcément l'ombre des NFT, ces certificats d'authenticité inviolables enregistrés sur la blockchain. Ils ont fait sensation ces dernières années, permettant à des auteurs jusque-là inconnus du monde de l'art classique de pulvériser des records dans les ventes aux enchères... avant que la bulle NFT n'éclate en 2022, en parallèle à la crise des cryptomonnaies. On trouve des NFT sur la foire, mais ils ne sont pas un genre artistique, rappelle Nina Roehrs, juste un outil de transaction, d'authentification. « *On peut faire un NFT avec n'importe quoi*, dit-elle. *La majeure partie des NFT qui ont fait objet de spéculation ne concernaient pas l'art : c'était des mêmes, des cartes de jeu, des collectibles...* » – les collectibles étant ces séries d'objets virtuels uniques, tels [les Bored Apes](#), ces petits singes dont certains ont été vendus pour

De cette frénésie spéculative, la galeriste allemande Anne Schwanz, d'Office Impart, elle, retient qu'« *elle a au moins permis à des artistes qui travaillaient sur la blockchain de connaître le succès. Et surtout, elle a attiré l'attention du monde sur l'art digital. Et ça, c'est*

Sa galerie consacre tout son stand à l'artiste Damjanski, et son travail original et participatif entre sculpture, photographie et informatique. L'artiste américain a créé une application pour smartphone sur la blockchain, Unhuman Compositions, qui transforme toute photographie prise en une abstraction colorée aux allures cubistes. Chaque visiteur peut donc générer depuis son téléphone sa propre création, unique, et l'acheter sous forme de NFT, pour 0,1 ETH (environ 180 euros) : il lui suffit de se créer un wallet, un portefeuille en ligne, pour payer et la stocker dans la blockchain. Ou bien faire produire par la galerie sa traduction physique, vendue entre 4 200 euros et 8 400 euros selon la taille.

## Art génératif

On trouve aussi, dans le secteur numérique, plusieurs représentants de l'art génératif, genre aussi vieux que l'ordinateur, où l'artiste met au point un logiciel pour produire des œuvres – parfois sélectionnées par lui, parfois générées aléatoirement.

A Paris Photo, Mimi Nguyen, sur le stand Verse/Nguyen Wahed, rend ainsi hommage au pionnier américain Manfred Mohr, remis sur le devant de la scène depuis la vague crypto, avec une œuvre qui génère en continu des images sur un écran d'ordinateur. « *Dans les années 1960, à Paris, Manfred Mohr cherchait déjà à créer de l'art en programmant un ordinateur*, explique-t-elle. *Sauf qu'à cette époque les machines étaient rares. Il avait appris que l'institut météorologique en avait un et avait obtenu le droit de l'utiliser, la nuit.* »

Pour s'adapter au monde de l'art numérique, cette spécialiste basée à Londres a créé une plate-forme d'un nouveau genre, Verse, qui offre une aide technologique aux galeries classiques peu à l'aise avec la blockchain, organise des expositions en ligne ou in situ, collabore avec des artistes, et héberge même sur son site les œuvres numériques des collectionneurs. « *Souvent, les artistes du digital n'ont pas besoin de galerie pour vendre, ils le font directement en ligne*, précise-t-elle. *Mais la plupart adorent avoir aussi un espace physique pour montrer leurs œuvres. Et les galeries jouent d'autres rôles : curation, conception de projets...* »

## Intelligence artificielle

Tout comme les photographes plus classiques, les artistes du numérique semblent troublés autant que fascinés par les capacités de l'intelligence artificielle générative : à Paris Photo, l'artiste Louisa Clement, de la galerie Kunst & Denker Contemporary, a nourri une IA de toutes ses données personnelles, physiques et biographiques, pour s'inventer un avatar qui interroge son identité ou plutôt sa dissolution à l'ère numérique.

Sur le stand de la galerie Nagel Draxler, l'artiste Kevin Abosch, qui compte parmi les plus connus des « OG » (*Original Gangsters*, pionniers) du crypto art, montre, lui, de grandes images aux couleurs sensuelles : au premier regard, des vues de Los Angeles ou de Paris, ou une nature morte avec un appareil photo. En réalité, ces « images synthétiques » ont été réalisées à l'aide d'une IA qu'il a perfectionnée lui-même et nourrie de ses propres images. De fausses photos où quelque chose cloche visuellement, laissant place à une réflexion sur la nature de l'image, la surveillance, la violence... « *Il y a plus de vérité dans ces photos synthétiques que dans les photos traditionnelles* », estime l'artiste connu pour ses œuvres conceptuelles et souvent ironiques, qui dit percevoir le monde différemment depuis qu'il travaille avec l'IA.



« Somewhere in Los Angeles » (2023), de Kevin Abosch. KEVIN ABOSCH

Ironiquement, alors qu'on n'a cessé de s'effarer devant le nombre de zéros affichés lors des ventes de NFT, c'est bien dans le secteur digital de Paris Photo qu'on trouve les œuvres les moins chères. L'artiste Albertine Meunier, qui présente à l'Avant Galerie une série pleine de fantaisie sur l'intelligence artificielle, où elle a joué avec l'IA DALL-E pour produire une série de femmes en train de manger des saucisses et des frites, vend ses œuvres sous forme de mini-écran carré qu'on peut accrocher sur son mur pour seulement 350 euros. Mais on peut aussi acheter l'image numérique seule, sous forme de NFT, sur la plate-forme Objkt, pour 10 XTZ (environ 8 euros).

Et, pour un premier essai totalement gratuit, il suffit de se diriger vers une borne qui distribue aux visiteurs un POAP (*Proof of Attendance Protocol*, « protocole sur l'attestation de présence »), un petit NFT souvenir aux couleurs de Paris Photo, conçu par Kevin Abosch, à emporter dans son wallet – à défaut, on peut aussi se le faire envoyer par courriel. Une façon pour Nina Roehrs, la commissaire, qui a aussi prévu des visites quotidiennes gratuites, de faciliter l'atterrissage en douceur des néophytes sur la blockchain.